

CHAPITRE PREMIER

Au bord du cratère

C'est en 1895 que s'est produit le premier des remarquables événements que je vais révéler au monde. J'étais alors une sorte de philosophe et de reclus, ayant — du moins le croyais-je — vécu ma vie et renoncé à toute activité dans l'existence. J'étais certes encore jeune, n'ayant pas atteint les trente-cinq ans, mais le sinistre passé m'avait vu commettre une erreur suprême et, du fait de cette expérience paralysante, j'avais renoncé à l'agitation du monde pour trouver le soulagement dans le laboratoire de l'homme de science et le cabinet du philosophe.

Dix ans avant le début de ce récit, alors que j'étudiais la biologie à Naples, j'avais succombé aux ruses et à la fascination d'une belle Italienne. Scientifique d'une valeur reconnue, dotée d'une beauté hors de portée des simples mortels, elle avait séduit non seulement ma tête mais aussi mon cœur. Ébloui par sa beauté et son intelligence, je la laissai me mener où bon lui semblait. Ses buts et ses ambitions, qui me paraissaient des plus élevés tant elle les paraît d'un charme frelaté, devinrent les miens. Elle me présenta aux hommes de son cercle ; je me retrouvai bien vite à leur merci et, par une nuit que je ne devais jamais oublier, je participai à une horrible et grotesque cérémonie, qui fit de moi un membre de leur Fraternité.

Celle-ci s'appelait la Fraternité des Sept Rois et faisait remonter son origine à l'une des sociétés secrètes du Moyen Âge. Dans mon enthousiasme initial, je la jugeai animée par tous les principes de la liberté vraie. Katherine était sa reine et sa dirigeante. Toutefois, presque aussitôt après mon initiation, je fis une terrible découverte. La belle Italienne était soupçonnée d'être l'instigatrice, sinon la coupable, d'un crime monstrueux. S'il n'existait aucune preuve contre elle, on ne pouvait néanmoins douter de son implication. Comme je l'aimais passionnément, je tentai de chasser de mon esprit les arguments en sa défaveur, pourtant difficiles à rejeter. J'y réussis pendant un temps, mais quand on m'ordonna de prendre part à mon tour à une transaction aussi malhonnête que déshonorante, mes yeux se dessillèrent. L'horreur me saisit et je m'enfuis en Angleterre pour me placer sous la protection de ses lois.

Dix années s'écoulèrent et le passé commença à s'estomper. Il devait se rappeler à mon souvenir avec soudaineté.

Durant ma jeunesse, j'avais étudié la physiologie à Cambridge, sans toutefois obtenir mon doctorat en médecine, n'étant pas dépourvu de ressources par ailleurs ; mais, dans mon laboratoire de Regent's Park, je me consacrais à la biologie et à la physiologie, pour ainsi dire par amour de ces sciences.

L'après-midi du 3 août 1894, j'étais fort occupé lorsque Mme Kenyon, une vieille amie, vint me rendre visite. On la fit entrer dans mon bureau et j'allai la rejoindre. Mme Kenyon était veuve mais son fils, un garçon d'une douzaine d'années, venait d'hériter d'un titre et d'une grosse fortune suite à la mort inattendue d'un parent éloigné. Elle prit place sur le siège que je lui offrais.

— Quel dommage, Norman, commença-t-elle ; cela fait des mois que je ne vous ai pas vu. Avez-vous l'intention d'oublier tous vos vieux amis ?

— J'espère que vous me pardonneriez, répondis-je ; vous savez à quel point je suis occupé.

— Vous travaillez trop. Pourquoi un homme comme vous, à l'esprit si brillant et ayant toutes les occasions pour profiter de la vie, préfère se cloîtrer comme vous le faites, j'ai peine à l'imaginer.

— Je suis parfaitement heureux ainsi, madame Kenyon ; pourquoi souhaiterais-je changer ? Au fait, comment va Cecil ?

— C'est pour vous parler de lui que je suis venue. Vous êtes au courant, naturellement, de la bonne fortune qui lui est échue ?

— Oui.

— Il a hérité des domaines de Kairn et il est devenu lord Kairn. Ce qui représente de vastes propriétés et des revenus considérables. Comme vous le savez, Norman, Cecil a toujours été d'une santé délicate.

— J'espérais que vous alliez me dire qu'il se portait mieux.

— C'est le cas, et je vous expliquerai pourquoi tout à l'heure. Sa petite personne est devenue très importante. On attend beaucoup de choses de lord Kairn. Non seulement il doit rester en vie, grâce à Dieu, mais en restant en vie il doit empêcher d'accéder à la richesse un homme des plus vil. Je veux parler de Hugh Doncaster. Si Cecil devait périr, c'est Hugh qui deviendrait lord Kairn. Vous avez

entendu parler de lui, je présume ?

— Je le connais de réputation.

— Je m'en doutais. L'accession de Cecil au titre de lord Kairn l'a plongé dans une rage et une déception hors du commun. Des rumeurs de la haine qu'il éprouve pour mon fils sont déjà parvenues à mes oreilles. On me dit qu'il se trouve à Londres en ce moment, mais son existence est plus ou moins aussi mystérieuse que la vôtre. Norman, puisque vous êtes mon ami, j'ai pensé que vous pourriez obtenir des renseignements sur ses activités.

— Pourquoi souhaitez-vous connaître de telles choses ?

— Cet homme m'inspire un étrange malaise ; je ne saurais l'expliquer exactement. Naturellement, dans une époque aussi éclairée que la nôtre, il ne saurait attenter à la vie de mon fils, mais je serais plus rassurée si je le savais éloigné de Cecil.

— Mais cet homme ne peut rien faire contre lui ! Bien entendu, je vais tâcher d'en apprendre davantage, mais...

Mme Kenyon ne me laissa pas poursuivre :

— Merci. C'est un soulagement pour moi de savoir que vous allez m'aider. Bien entendu, il n'y a aucun danger ; mais je suis veuve et Cecil n'est qu'un enfant. À présent, venons-en à son état de santé. Il est presque en pleine forme. Il a bénéficié d'une guérison quasiment miraculeuse. Ces derniers mois, il a profité des soins de cette femme extraordinaire qu'est madame Koluchy. Elle a fait des miracles, littéralement, et pour achever sa cure elle va l'envoyer en Méditerranée. Il part demain soir en compagnie du docteur Fietta. Je ne peux supporter de me séparer de lui, mais c'est pour son bien, et madame Koluchy m'assure qu'une croisière lui est indispensable.

— Mais vous ne l'accompagnez pas ?

— C'est malheureusement impossible. Ma fille aînée, Ethel, est sur le point de se marier et je ne peux pas l'abandonner la veille de la cérémonie ; mais Cecil sera en de bonnes mains. Le docteur Fietta est un homme de valeur — j'ai toute confiance en lui.

— Où vont-ils ?

— Au Caire. L'*Hydaspes* lève l'ancre demain soir.

— Il fait très chaud au Caire en cette saison. Êtes-vous sûre qu'il soit sage d'y envoyer en plein mois d'août un garçon délicat comme Cecil ?

— Oh ! il n'y restera pas. Il en reviendra aussitôt pour le voyage de retour. Le seul but de cette croisière est de parachever sa guérison, m'assure madame Koluchy. Cette femme merveilleuse a réussi là où la faculté avait perdu tout espoir. Vous avez entendu parler d'elle, je suppose ?

— On n'arrête pas de me rebattre les oreilles de son nom ; c'est à croire qu'elle est partout. Elle a ensorcelé tout Londres avec ses impostures et son charlatanisme.

— Elle n'a rien d'un charlatan, Norman. Je crois bien que c'est la femme la plus intelligente d'Angleterre. Les comptes rendus des guérisons qu'elle a accomplies ne sauraient être contestés. On raconte même qu'elle est capable de rendre jeunesse et beauté grâce à son art. Toute la haute société est à ses pieds, et il se murmure même qu'elle soigne des membres de la famille royale. Certes, ses honoraires sont élevés, mais regardez les résultats ! L'avez-vous déjà rencontrée ?

— Jamais. D'où vient-elle ? Qui est-elle ?

— C'est une Italienne, mais elle parle l'anglais à la perfection. Elle occupe une maison dans Welbeck Street, un véritable palais.

— Et qui est le docteur Fietta ?

— Un homme de l'art qui assiste Madame pour ses traitements. Je viens juste de le voir. Il est charmant et tout dévoué à Cecil. Mais voilà que cinq heures sonnent ! Je ne pensais pas qu'il était si tard. Je dois prendre congé. Vous me ferez savoir si vous avez des nouvelles de monsieur Doncaster ? Ne tardez pas à me rendre visite.

J'accompagnai mon amie jusqu'à la porte, puis, retournant dans mon bureau, je repris le travail qui m'occupait avant qu'on soit venu m'interrompre.

Mais la visite de Mme Kenyon m'avait laissé agiter. Je connaissais fort bien la nature de Hugh Doncaster. Le bruit de ses méfaits se faisait entendre de temps à autre, mais il avait jusque-là échappé à la justice. Certes, les craintes de Mme Kenyon étaient peut-être infondées, mais je n'avais nulle peine à les partager. Son fils était jeune et de santé délicate ; si Doncaster pouvait lui nuire sans être percé à jour, il n'aurait aucun scrupule à le faire. Comme je réfléchissais à tout cela, une vague sensation de danger imminent s'empara de moi. Je m'habillai en hâte et, après avoir dîné à mon club, je me retrouvai

à dix heures et demie dans un salon de Grosvenor Square. Comme j'entrais dans la pièce où se tenait la réception après avoir échangé quelques mots avec mon hôtesse, je tombai sur Dufroyer, un avocat et un vieil ami. Nous avons engagé la conversation. Ce faisant, je remarquai à l'autre bout de la pièce un groupe d'hommes massés autour d'une femme d'allure majestueuse à qui ils rendaient hommage. L'intelligence et la force de caractère de son visage ne pouvaient manquer d'attirer l'attention, même celle d'un observateur distrait. Je sus au premier coup d'œil que je l'avais déjà vue, mais je n'aurais pu dire ni où ni quand.

— Qui est cette femme ? demandai-je à mon compagnon.

— Vous l'ignorez donc, mon cher ami ? répondit-il avec un sourire amusé. C'est la grande madame Koluchy, la coqueluche de la saison, la grande spécialiste, la grande conseillère. Tout Londres en est toqué. Elle est arrivée ici il y a dix minutes à peine, et regardez, elle s'en va déjà. On dit qu'elle honore une douzaine d'invitations chaque soir.

Mme Koluchy commença à se diriger vers la porte et, désireux de la voir de plus près, je me frayai un chemin parmi les invités. J'arrivai sur le palier avant elle et, comme elle passait, je la regardai droit dans les yeux. Leurs noires profondeurs semblaient lire dans mon esprit. Elle esquissa un sourire, fit mine de parler, changea d'avis, inclina la tête avec solennité, puis descendit lentement les marches. L'espace d'un instant, je restai figé, les oreilles tintinnabulantes, le cœur battant jusqu'à me faire suffoquer. Puis je m'empressai de la suivre. Lorsque j'arrivai sur le trottoir, la voiture de Mme Koluchy me barrait le passage. Elle ne me remarqua point, mais je pus l'observer. Elle était penchée en avant et parlait à quelqu'un. Ses mots parvinrent à mes oreilles :

— Tout va bien. Leur bateau lève l'ancre demain soir.

L'homme auquel elle s'adressait répondit quelque chose que je ne pus saisir, mais j'avais vu son visage. C'était Hugh Doncaster.

La voiture de Mme Koluchy s'éloigna et je hélai un hansom. Dans les instants cruciaux, il faut réfléchir vite. C'est ce que je fis.

— Où souhaitez-vous aller ? demanda le cocher.

— Numéro 140, Earl's Terrace, Kensington, répondis-je tout en m'asseyant.

Les horreurs surgies de ma mémoire manquaient me paralyser, mais je m'empressai de me ressaisir. Je savais que je devais agir, et agir vite. Je venais de voir la reine de la Fraternité des Sept Rois. Mme Koluchy, transformée depuis que je l'avais vue pour la dernière fois, était la femme qui m'avait brisé le cœur et la vie dix ans plus tôt à Naples.

Sachant ce que je savais de son passé, j'avais conscience qu'elle ne tarderait pas à faire de nouvelles victimes. La prochaine n'était qu'un enfant. Je devais sauver cet enfant, dussé-je le payer de ma vie. Elle avait ordonné son départ pour l'étranger. Il devait prendre la mer demain en compagnie d'un de ses complices. Elle était de mèche avec Doncaster. Si elle parvenait à se débarrasser du garçonnet, Doncaster lui verserait sans nul doute une somme fabuleuse. Car elle avait surtout besoin d'argent pour réussir ses manigances. Oui, sans aucun doute, la vie du petit Cecil était en danger et je n'avais pas un instant à perdre. La première chose à faire était d'entrer en contact avec sa mère et, si possible, d'empêcher ce périlleux voyage.

Arrivé devant la maison, j'ouvris les portes du hansom pour courir vers le perron. Là m'attendait une nouvelle surprenante. Le domestique qui m'ouvrit m'apprit que Mme Kenyon était partie pour l'Écosse par le train de nuit — elle avait reçu un télégramme lui apprenant que sa fille aînée était gravement malade. Elle était aussitôt partie pour le Nord mais n'arriverait à destination que le lendemain soir.

— Lord Kairn est-il là ? demandai-je.

— Non, monsieur, me répondit-on. Ma maîtresse ne souhaitait pas le laisser seul ici, et on l'a envoyé chez madame Koluchy, au 100 Welbeck Street. Peut-être ignorez-vous, monsieur, que Sa Seigneurie s'embarque pour Le Caire demain soir ?

— Merci, je suis au courant ; et maintenant, si vous voulez bien me donner l'adresse de votre maîtresse en Écosse, je vous en saurai gré.

L'homme s'exécuta. Je remontai dans le hansom. J'avais envisagé d'envoyer un télégramme à Mme Kenyon afin d'interrompre son voyage, mais je décidai finalement de n'en rien faire. Le garçon était déjà aux mains de l'ennemi et j'étais sûr que seule la ruse me permettrait de le secourir. Je rentrai donc chez moi, ayant déjà décidé de ma façon d'agir. J'allais accompagner Cecil et le Dr Fietta au Caire.

Le lendemain matin à onze heures, je réservai une cabine à bord de l'*Hydaspes*, et j'embarquai à neuf heures du soir. J'aperçus le jeune lord Kairn et son compagnon, mais je me gardai de les aborder de

crainte d'avoir à expliquer ma présence. Ce fut seulement le lendemain matin, lorsque le steamer était au milieu de la Manche, que je sortis sur le pont, où je vis tout de suite le garçon assis sur un siège près de la poupe. À côté de lui se trouvait un homme d'un certain âge, plutôt maigre et portant un pince-nez. Il avait l'allure d'un étranger, avec sa barbe taillée en pointe, sa moustache cirée et ses yeux chassieux enfoncés dans leurs orbites. Alors que je me dirigeais vers eux, lord Kairn leva la tête et me reconnut aussitôt.

— Monsieur Head ! s'exclama-t-il en quittant son siège d'un bond, vous ici ? Comme je suis content de vous voir.

— Je me rends au Caire pour affaires, dis-je en serrant la main du garçon avec chaleur.

— Au Caire ? C'est là que nous allons, nous aussi ; mais vous n'avez pas dit à Mère que vous alliez voyager, et pourtant elle vous a vu pas plus tard qu'avant-hier. Quel dommage qu'elle ait dû partir si vite pour l'Écosse ; mais hier soir, juste avant que nous levions l'ancre, nous avons reçu un télégramme qui nous apprenait qu'Ethel allait beaucoup mieux. Comme Mère avait dû s'absenter, j'ai passé la nuit chez madame Koluchy. J'aime bien aller là-bas. Elle a une belle maison et elle est très charmante. Et voici le docteur Fietta, qui m'accompagne.

Comme Cecil ajoutait ces mots, l'intéressé s'avança vers moi pour me scruter derrière son pince-nez. Je m'inclinai et il me rendit mon salut.

— Quelle extraordinaire coïncidence, docteur Fietta ! m'exclamé-je. Il se trouve que Cecil Kenyon est le fils d'une de mes meilleures amies. Je suis ravi de le voir en si bonne santé. Et la chance a voulu que j'aie l'honneur de rencontrer un savant aussi distingué que vous. J'ai beaucoup entendu parler des merveilleux pouvoirs occultes de madame Koluchy, mais je suppose qu'elle garde jalousement les secrets qui ont fait son succès. Je sais bien que la faculté la désapprouve, mais si l'on en croit tout ce qui se dit à son sujet, elle connaît plus de remèdes que n'en imagine la philosophie de nos médecins.

— C'est parfaitement exact, monsieur Head. En tant que praticien, je peux garantir ses capacités, et n'en déplaise aux scrupules professionnels de mes confrères anglais, je suis en mesure de les apprécier. Madame Koluchy et moi sommes fiers de notre jeune ami, et nous espérons que ce voyage achèvera de le guérir et le rendra apte aux hautes fonctions qu'il est destiné à exercer.

Le voyage passa comme un charme. Fietta était un homme intelligent et ses prouesses scientifiques étaient considérables. N'eût été le souvenir de mon terrible passé, mes craintes se seraient dissipées, mais elles demeuraient présentes à mon esprit, et le moment arriva bien vite où mes soupçons se transformèrent en certitude.

La veille de notre arrivée à Malte, le vent se leva et le steamer entra dans des eaux agitées. Lorsque j'eus fini mon petit déjeuner, j'allai à la cabine de Cecil pour prendre de ses nouvelles. Il venait juste de se lever et semblait pâle et troublé.

— La mer est mauvaise aujourd'hui, lui dis-je, mais le capitaine affirme que nous serons tirés d'affaire dans une heure environ.

— Je l'espère bien, répondit-il, car cela me rend malade, mais je pense que je me sentirai mieux une fois sur le pont. Le docteur Fietta m'a donné quelque chose pour me soulager, mais cela n'a guère eu d'effet.

— Je ne connais aucun produit qui guérisse du mal de mer ; qu'a-t-il donc fait ?

— Oh ! quelque chose de très curieux, monsieur Head. Il m'a piqué au bras avec une seringue et m'a injecté un liquide. Il dit que c'est un remède garanti contre la nausée. Regardez, ajouta le garçon en relevant sa manche, c'est ici qu'il m'a piqué.

J'examinai la marque avec attention. De toute évidence, c'était celle d'une seringue hypodermique.

— Le docteur Fietta vous a-t-il dit ce qu'il vous a injecté ?

— Oui, il a dit que c'était de la morphine.

— Où range-t-il sa seringue ?

— Dans son coffre, là, sous son lit. Je vais m'habiller et monter sur le pont.

Je quittai la cabine et montai l'escalier. Le docteur faisait les cent pas sur le pont supérieur. Je m'approchai de lui.

— Votre patient ne va pas très bien, lui dis-je. Je viens juste de le voir. Il m'a dit que vous lui avez fait une piqûre de morphine.

Il se retourna et me jeta un vif regard où se lisait la peur.

— C'est lord Kairn qui vous a dit cela ?

— Oui.

— Eh bien, monsieur Head, c'est le meilleur remède contre le mal de mer. Je le trouve des plus efficace.

— Pensez-vous qu'il soit sage d'administrer de la morphine à un enfant ?

— Je ne discute pas de mes méthodes avec un profane.

Il se retourna brusquement. Je gardai les yeux fixés sur lui et, comme il disparaissait dans l'escalier, mes craintes devinrent des certitudes. Quoi qu'il m'en coûtât, j'étais bien décidé à découvrir quel produit il avait donné au garçon. Je ne connaissais que trop bien les possibilités infinies de ce dangereux petit instrument qu'est la seringue hypodermique.

La mer se calma au fil de la journée et, à cinq heures de l'après-midi, elle était complètement étale, un changement bienvenu aux yeux des passagers qui, avec l'autorisation du capitaine, avaient prévu un bal sur le pont ce soir-là. Les circonstances étaient de celles où les scrupules ordinaires ne sont pas de mise. Dans une mission comme celle que je m'étais donnée, l'honneur devait laisser la place au zèle vigilant du détective. J'avais bien l'intention de profiter de ce bal pour explorer la cabine du docteur Fietta. Celui-ci aimait danser et, dès que je vis que lord Kairn et lui étaient sur la piste, je descendis l'escalier pour gagner leur cabine. Après avoir allumé la lampe électrique, je tirai le coffre placé sous le lit et l'ouvris en hâte. Il n'était pas fermé à clef mais protégé par des sangles. Je passai vivement la main à l'intérieur, qui contenait surtout des vêtements, mais, trouvant un étui dans un coin, je l'attrapai pour l'ouvrir aussitôt. À l'intérieur était rangée la petite seringue hypodermique que je cherchais.

Je me plaçais sous la lampe pour l'examiner. Maculant l'intérieur du cylindre et adhérent à l'extrémité du piston, il y avait une substance blanchâtre et gélatineuse. Ceci n'était pas une banale solution hypodermique. En cette gélatine à demi liquéfiée, je reconnaissais le médium utilisé pour la culture de micro-organismes. J'en restai saisi d'étonnement pendant quelques instants. Quelle infernale culture pouvait contenir cette seringue ?

Le temps pressait, et je risquais d'être découvert à tout moment. Je glissai la seringue dans ma poche, refermai le coffre, le remis en place, et je retournai sur le pont après avoir pris soin d'éteindre la lumière. J'avais les tempes qui battaient et ne conservais mon self-control qu'avec difficulté. Je pris aussitôt une décision. Fietta ne manquerait pas de découvrir que sa seringue avait disparu, mais il y avait des chances pour que ce ne soit pas ce soir. Pour l'instant, le garçon paraissait bien portant, mais peut-être que coulaient déjà dans ses veines des germes empoisonnés, qu'une période d'incubation suffirait pour rendre dangereux.

Le navire arriverait à Malte dès le lever du jour. Je me rendrais tout de suite à terre, dénicherai un médecin quelconque et lui présenterai la chose sous le sceau de la confiance, dans l'espoir qu'il possède le matériel qui me serait nécessaire pour étudier le contenu de la seringue. Si j'y décelais des micro-organismes, je me ferais justice moi-même et ramènerais le garçon en Angleterre par le premier bateau.

Le sommeil ne me visita point cette nuit-là, et je ne cessai de me tourner et de me retourner dans ma couchette en souhaitant la venue de l'aurore. À six heures du matin, j'entendis sonner la cloche des machines et le navire perdit soudain la moitié de sa vitesse. Quittant ma couche d'un bond, je montai sur le pont. Je distinguais de plus en plus nettement les contours du fort Saint-Elme et le phare qui y brillait. Dès que l'on jeta l'ancre, je hélai l'un des petits canots verts et demandai à son pilote de me conduire à terre. Je filai aussitôt vers le Grand Hôtel de la *Strada Reale* et demandai à un guide italien l'adresse d'un docteur en médecine. Il me recommanda le Dr Benson, un praticien anglais dont le cabinet était tout proche, et je me hâtai de m'y rendre. Il était à présent sept heures et je le trouvai déjà levé. Après m'être excusé de l'heure matinale, je lui exposai mon problème et lui montrai la seringue. L'espace d'un instant, il afficha une mine incrédule, puis mon récit finit par le captiver et il m'invita à partager son petit déjeuner. Ensuite, nous gagnâmes son cabinet pour y effectuer notre enquête. Il sortit son microscope, un modèle très récent ainsi que je le constatai avec plaisir, et je me mis au travail, pendant qu'il m'observait avec intérêt. L'instant crucial arrivait enfin, et je me penchai sur l'instrument afin de le régler au mieux. Mes soupçons furent alors confirmés. La substance que je venais d'extraire de la seringue était une masse de micro-organismes, dont j'ignorais cependant la nature. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Je me redressai.

— J'aimerais que vous jetiez un coup d'œil à ceci, demandai-je à mon hôte. Vous me dites que vous avez consacré beaucoup de temps à la bactériologie. Dites-moi ce que vous voyez là, je vous prie.

Le Dr Benson colla son œil à l'instrument, puis le régla en silence pendant quelques instants ; enfin il leva la tête et me fixa d'un air curieux.

— D'où vient cette culture ?

— De Londres, je présume.

— C'est extraordinaire, déclara-t-il avec emphase, mais il ne fait nul doute que ces organismes ne sont autres que les germes de la maladie même que j'ai consacré ma vie à étudier ; ce sont les microcoques de la fièvre boutonneuse méditerranéenne, de minuscules bactéries rondes ou ovales. Impossible de s'y tromper.

Je me levai d'un bond.

— Vraiment ?

La nature diabolique du complot n'était que trop évidente. Injectés à un patient, ces germes déclencheraient une fièvre associée à la Méditerranée et à elle seule. Le fait que le garçon ait navigué sur celle-ci, ne fût-ce que quelques jours, expliquerait tout naturellement qu'il ait souffert de ce mal, que tout le monde attribuerait à des causes naturelles.

— Quelle est leur période d'incubation ? demandai-je.

— Une dizaine de jours, répondit le Dr Benson.

Je lui tendis la main :

— Vous m'avez rendu un service inestimable.

— Et je suis en mesure de vous en rendre un autre. Comme je vous l'ai dit, l'étude de la fièvre boutonneuse méditerranéenne est l'œuvre de ma vie, et je pense avoir découvert son antitoxine. J'ai testé ma découverte sur des patients de l'hôpital naval, avec d'excellents résultats. Les effets secondaires sont négligeables et tous les symptômes disparaissent après le traitement. Si vous voulez bien m'amener le garçon, je lui administrerai l'antidote sur-le-champ.

Au bout de quelques instants de réflexion, je répondis :

— Ma position est des plus délicate, et je suis enclin à accepter votre proposition. Compte tenu des circonstances, c'est la seule chance dont je dispose.

— En effet. Je serai à votre service quand vous aurez besoin de moi.

Je pris congé du médecin et repartis en hâte.

Il était maintenant dix heures. Mon premier objectif était de trouver le Dr Fietta, de lui parler sans crainte et d'emmener le garçon, par la force si nécessaire. Je retournai au Grand Hôtel, où j'appris qu'un homme et un jeune garçon, en lesquels je reconnus le Dr Fietta et Cecil grâce à leur description, avaient pris leur petit déjeuner pour repartir aussitôt après. Ainsi que je le savais, l'*Hydaspes* devait refaire provision de charbon et ne quitterait pas Malte avant une heure de l'après-midi. Ma seule chance, conclus-je, serait de les attraper quand ils monteraient à bord. À midi, je retournai sur les quais pour me faire reconduire sur le steamer. Comme je ne voyais nulle part Fietta et le garçonnet, je me rendis dans la cabine de lord Kairn. La porte était ouverte et les lieux en grand désordre — tous les bagages avaient disparu. Totalement incapable de deviner la cause de cette découverte imprévue, j'actionnai la sonnette électrique. L'instant d'après, un steward se présentait.

— Lord Kairn a-t-il quitté le navire ? demandai-je, le cœur battant.

— Je crois bien, monsieur, répondit l'homme. On m'a ordonné de faire leurs bagages et de les porter à terre. C'était il y a une heure.

Je n'attendis pas davantage. Me ruant dans ma cabine, j'enfournai mes affaires pêle-mêle dans ma valise. Cette soudaine initiative du Dr Fietta m'inspirait la plus vive inquiétude. Appelant un steward pour m'aider, je fis monter mes bagages sur le pont et, quelques instants plus tard, j'étais dans un canot qui me conduisait à terre. Je retournai aussitôt au Grand Hôtel de la *Strada Reale*.

— Est-ce que le gentleman passager de l'*Hydaspes* qui est venu ici aujourd'hui, accompagné d'un jeune garçon, a loué des chambres pour la nuit ? demandai-je au réceptionniste.

— Non, monsieur, me répondit-il ; ils ont pris leur petit déjeuner ici, mais on ne les a pas revus. Je crois bien qu'ils comptaient visiter les jardins de San Anton.

Je fis les cent pas dans le hall de l'hôtel pendant une ou deux minutes, en proie à une excitation incontrôlable. Je n'avais strictement aucune idée de ce que je devais faire à présent. Puis, soudain, l'inspiration me vint. Je sortis de l'hôtel et me rendis à l'agence Cook.

— Il y a deux heures, un gentleman correspondant à votre description a acheté deux billets pour Naples à bord du *Spartivento*, un navire de la compagnie *Rupertino*, me dit l'employé que je venais d'interroger. À cette heure-ci, il a déjà levé l'ancre, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à l'horloge.

— Pour Naples ?

Une terreur glacée me saisit. Le seul nom de ce lieu haï me faisait l'effet d'une flèche empoisonnée.

— Il est trop tard pour l'attraper ? repris-je.
— Oui, monsieur, il est déjà loin.
— Alors quelle est la façon la plus rapide d'aller à Naples ?
— Vous pouvez aller ce soir à Brindisi en prenant le *Gingra*, un navire de la *P & O*, et de là vous rendre à Naples. Il n'y a pas plus rapide aujourd'hui.

J'achetai aussitôt un billet et ressortis. Plus aucun doute ne subsistait dans mon esprit. Le Dr Fietta avait découvert la disparition de sa seringue et modifié ses plans en conséquence. Il conduisait le jeune garçon à la source même de la Fraternité, où, si nécessaire, on trouverait d'autres moyens d'attenter à sa vie.

Trois jours plus tard, à neuf heures du soir, j'apercevais le sommet lumineux du Vésuve depuis la fenêtre de mon compartiment de chemin de fer. J'avais profité du voyage pour élaborer un plan d'action. Après avoir laissé mes bagages à la consigne de la gare, je hélai une voiture et j'entrepris de visiter les hôtels de la ville. Pendant de longues heures, hélas, je fis chou blanc. Il était onze heures du soir lorsque, lassé et découragé, j'entrai dans l'hôtel de Londres. J'entrepris d'interroger le réceptionniste, m'attendant à l'inévitable réponse négative, mais le soulagement m'envahit quand il dit :

— Le docteur Fietta est sorti, monsieur, mais le jeune lord est dans sa chambre. Il est alité — voulez-vous revenir demain ? Quel nom dois-je annoncer ?

— Je vais prendre une chambre ici, répondis-je ; veuillez aller faire chercher mes bagages à la gare. Quel est le numéro de la chambre de lord Kairn ?

— Le quarante-six. Mais il doit être en train de dormir, monsieur ; il ne faut pas le déranger.

Sans daigner lui répondre, je me précipitai à l'étage, où je trouvai la chambre du garçon. Je toquai à la porte ; comme il n'y avait pas de réponse, je tournai le loquet et entrai. Il faisait noir. Craquant une allumette, je parcourus les lieux du regard. L'enfant était couché dans un grand lit blanc à l'autre bout de la pièce. J'allai me pencher sur lui. Il gisait la joue posée sur une de ses mains. Il avait l'air malade et fatigué, et gémissait de temps en temps comme sous l'effet de la douleur. Lorsque je lui effleurai l'épaule, il sursauta et ouvrit les yeux. La surprise déforma son visage un instant ; puis il poussa un cri de joie et tendit les mains pour saisir la mienne.

— Comme je suis content de vous voir ! Le docteur Fietta m'a dit que vous étiez fâché contre moi — que je vous avais offensé. J'ai failli pleurer quand je ne vous ai pas vu le matin à Malte, et le docteur Fietta m'a dit que je ne devais plus jamais vous revoir. Je ne l'aime pas — il me fait peur. Êtes-vous venu me ramener chez moi ?

Ce disant, il jeta un regard plein d'espoir en direction de la porte, étreignant ma main de plus belle.

— Oui, je vais vous ramener chez vous, Cecil. C'est pour cela que je suis venu ; mais est-ce que vous vous sentez bien ?

— Justement, non. Je fais d'horribles rêves chaque nuit. Oh ! que je suis content que vous soyez là et que vous ne soyez pas fâché contre moi. Alors vous allez me ramener chez moi, c'est bien vrai ?

— Dès demain, si vous le voulez.

— Oh ! oui. Le... penchez-vous, je veux vous parler à l'oreille... le docteur Fietta me fait peur.

— Et pourquoi donc ?

— Je n'en sais trop rien, mais il me terrifie. Et ça dure depuis que vous nous avez quittés à Malte. L'autre nuit, je me suis réveillé en sursaut et il était penché sur moi — il faisait une drôle de grimace et il tenait sa seringue à la main. Il m'a injecté quelque chose dans le bras — il m'a dit que c'était de la morphine. Je ne voulais pas qu'il me pique, car je savais que vous ne seriez pas d'accord. Si seulement ma mère vous avait demandé de m'accompagner ! Il me fait vraiment peur.

— Je suis là maintenant, et tout va s'arranger.

— Et demain, vous me ramènerez chez moi ?

— Certainement.

— Mais j'aimerais bien voir le Vésuve avant. Puisqu'on est ici, ce serait dommage que je ne le voie pas. Pouvez-vous m'emmener voir le Vésuve demain matin, et ensuite on partira le soir, et vous expliquerez tout ça au docteur Fietta ?

— Oui, je lui expliquerai tout. Dormez maintenant. Je suis dans l'hôtel et vous n'avez plus rien à craindre.

— Comme je suis content que vous soyez là, répéta-t-il d'un air las.

Puis il se laissa retomber sur son oreiller ; son petit visage enfantin était marqué par la fatigue. Je sortis de la chambre en fermant la porte tout doucement.

Dire que le sang bouillait dans mes veines ne suffirait pas à décrire les émotions qui m'agitaient — cet enfant était à la merci d'un monstre. Il était la proie de la Fraternité, dont le but était de détruire sa vie. Je réfléchis quelques instants. Je n'avais plus qu'une seule chose à faire : affronter Fietta, lui dire que j'avais percé à jour ses machinations et lui enlever le garçon, par la force si nécessaire. Je savais que j'avançais en terrain mouvant. D'un instant à l'autre, on pouvait attenter à ma vie, car je trahissais le serment que j'avais fait durant ma folle jeunesse. Mais si je parvenais à sauver le garçon, plus rien d'autre n'aurait d'importance.

Je descendis dans le hall, où le réceptionniste m'apprit que Fietta était rentré et s'était retiré dans son salon privé ; je gagnai celui-ci et ouvris la porte sans m'annoncer. Le docteur était assis devant une table à écrire à l'autre bout de la pièce. Il se retourna en m'entendant et, lorsqu'il me reconnut, il sursauta et lâcha un juron. Je remarquai que son visage pâlisait et que ses yeux chassieux lançaient des éclairs. Puis, se ressaisissant, il s'avança calmement vers moi.

— Encore une de vos surprises, monsieur Head, dit-il poliment. Vous n'êtes donc pas allé au Caire ? Décidément, vous changez bien vite vos plans.

— Pas plus que vous, docteur Fietta, répondis-je en le tenant à l'œil.

— Ce sont les circonstances qui ont dicté ma conduite. J'ai appris à Malte que Le Caire était ravagé par le choléra. Je ne pouvais donc pas y emmener mon patient. Puis-je vous demander ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? Vous m'excuserez d'être franc, mais votre conduite me porte à croire que vous m'avez pris en filature. Pour quelle raison, je vous prie ?

Il était planté devant moi, les mains derrière le dos, le regard empreint d'une vigilance furtive.

— La raison, la voilà.

Ce disant, je sortis la seringue hypodermique de ma poche et la brandis devant lui.

D'un mouvement d'une rapidité inconcevable, il passa près de moi en courant, verrouilla la porte et glissa la clef dans sa poche. Comme il se retournait vers moi, je vis qu'il tenait dans sa main droite un *stiletto* qu'il tentait de dissimuler dans son dos.

— Vous êtes armé, à ce que je vois, dis-je calmement, mais modérez vos ardeurs, je vous prie. J'ai quelques mots à vous dire.

Alors je le regardai les yeux dans les yeux et, baissant la voix, je dis :

— *J'appartiens à la Fraternité des Sept Rois !*

En m'entendant prononcer ces mots magiques, il ouvrit de grands yeux étonnés.

— Prouvez-le sur-le-champ ou vous êtes un homme mort, dit-il d'une voix rauque.

Des gouttes de sueur perlaient à son front.

— Posez votre arme sur la table, donnez-moi votre main droite, et vous aurez toutes les preuves qu'il vous faut, répondis-je.

Il hésita puis, faisant passer le *stiletto* d'une main à l'autre, il me tendit la droite. Je l'étreignis d'une façon étrange, que jamais je n'avais oubliée, et j'approchai mes lèvres de son oreille. L'instant d'après, je murmurais le mot de passe de la Fraternité :

— *La Regina.*

— *E la Regina*, répondit-il en jetant son *stiletto* sur le tapis.

Puis, d'un air profondément soulagé, il s'essuya le front et reprit :

— Ah ! c'est merveilleux. Et maintenant, mon ami, dites-moi : quelle est votre mission ? Je savais que vous aviez volé ma seringue, mais pourquoi avez-vous fait cela ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas révélé à moi avant ce jour ? Vous êtes aux ordres de la Reine, naturellement ?

— Oui, et elle m'a donné l'ordre de ramener lord Kairn chez lui, en Angleterre, et ce dès demain matin.

— Très bien. Tout est fini — il sera mort dans un mois.

— De la fièvre boutonneuse méditerranéenne ? Mais elle n'est pas nécessairement fatale.

— En effet. Quand on la contracte de façon ordinaire, elle n'est pas toujours fatale. Mais avec nos méthodes, elle l'est.

— Alors vous lui avez administré d'autres micro-organismes depuis votre départ de Malte ?

— Oui ; j'avais une seringue de rechange dans ma valise, et à présent plus rien ne peut le sauver. La fièvre se déclenchera dans un délai de six jours.

Il marqua une brève pause.

— Étrange que je n'aie reçu aucune communication, reprit-il. Je ne le comprends pas.

Une soudaine grimace soupçonneuse déforma son visage basané. Mon cœur se serra à ce spectacle.

Mais cela ne dura qu'un instant ; lorsqu'il reprit la parole, sa voix était calme et courtoise.

— J'accepte votre proposition, naturellement ; tout est en ordre. Il est impossible que l'on découvre ce que j'ai fait. Madame est invincible. Avez-vous déjà vu lord Kairn ?

— Oui, et je lui ai dit de se préparer à me raccompagner en Angleterre dès demain.

— Très bien.

Le docteur Fietta traversa le salon, déverrouilla la porte et l'ouvrit en grand.

— Vos plans me conviennent à merveille, poursuivit-il. Je vais rester ici quelques jours de plus, car j'ai des affaires privées à régler. Je dormirai en paix cette nuit. Votre ombre n'a cessé de me hanter ces trois derniers jours.

Une fois sorti du salon, je regagnai la chambre du garçon. Il était réveillé et il sursauta en me voyant.

— J'ai tout arrangé, Cecil, et vous êtes maintenant sous ma garde. Vous allez venir dormir dans ma chambre.

— Oh ! comme je suis content. Peut-être que je dormirai mieux auprès de vous. Vous ne me faites pas peur, vous — je vous aime.

Ses yeux brillants d'affection étaient rivés aux miens. Je le pris dans mes bras, l'enveloppai de sa robe de chambre et, franchissant le seuil, je portai dans la chambre que j'avais réservée. Il y avait là deux lits et je le couchai dans l'un d'eux.

— Comme je suis heureux ! Je vous aime tant. Vous m'emmènerez voir le Vésuve demain matin, et ensuite vous me ramènerez chez moi ?

— Soyez-en sûr. Et maintenant, dormez.

Il ferma les yeux en poussant un soupir d'aise. Dix minutes plus tard, il dormait à poings fermés. Je me tenais toujours à son chevet lorsqu'on toqua à la porte. J'allai l'ouvrir. Un domestique se tenait devant moi. Il avait une enveloppe à la main. À l'intérieur se trouvaient une lettre, une feuille de papier et une enveloppe portant le sceau de l'hôtel.

— De la part du docteur, à transmettre au *signor* sans tarder, m'informa-t-on.

Toujours planté sur le seuil de ma chambre, je pris la lettre et la lus :

Vous avez évacué le garçon de sa chambre et cela a éveillé mes soupçons. Je ne pense pas que vous ayez reçu vos instructions de Madame. Si vous voulez me convaincre que vous êtes bel et bien un membre de la Fraternité, rapatriez illico le garçon dans sa chambre.

Sortant un crayon de ma poche, je m'empressai de rédiger les mots suivants sur la feuille vierge réservée à ma réponse :

Je garde le garçon. À vous d'en tirer vos propres conclusions.

Puis je pliai la feuille en quatre et la glissai dans l'enveloppe, que je scellai d'un coup de langue avant de la rendre au domestique, qui se retira. Je rentrai dans ma chambre et je fermai la porte à clef. Il m'appartenait désormais de veiller sur le garçonnet, mais il ne faisait nul doute que le Dr Fietta allait télégraphier à Mme Koluchy (le bureau du télégraphe était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre) et découvrir que je m'étais joué de lui. Je me demandais s'il ne serait pas plus sage de déménager dans un autre hôtel, mais je finis par conclure que ce serait inutile. Une fois les émissaires de la Fraternité lancés sur ma piste, ni lui ni moi n'aurions plus une chance de nous en sortir.

Comme on l'imagine, je ne dormis pas très bien cette nuit-là. Je ne cessais de faire les cent pas dans mon refuge. Mon cerveau tournait à plein régime. Au bout d'un temps, toutefois, une étrange confusion empara de moi. À tel instant je pensais à l'enfant, à l'instant suivant je pensais à Mme Koluchy, puis voilà que mon cerveau était obnubilé par une question scientifique abstruse et d'une importance minime, en lien avec l'une des expériences que j'avais laissées en cours. Je ne cessais de m'ébrouer et de faire les cent pas, ne m'arrêtant que pour examiner l'enfant que je veillais, tendant l'oreille pour mieux percevoir son souffle régulier.

Son petit visage était l'image même de la tranquillité. Il s'en était remis entièrement à moi, ses terreurs appartenaient au passé, et il émanait de lui un bonheur sans mélange. Mais voilà que la confusion s'emparait à nouveau de moi. Je me demandai ce qui m'arrivait, pourquoi le garçon m'inspirait une telle angoisse. Puis je m'effondrai sur ma couche, car mes membres étaient lourds, comme sous l'effet d'une incompréhensible oppression. J'étais bien décidé à prendre un peu de repos, mais rien ne pouvait m'inciter à fermer les yeux. C'est ce que je pensais en posant enfin la tête sur l'oreiller. Mais, l'instant d'après, je sombrai dans un sommeil sans rêves qui me fit tout oublier.

Je me réveillai plusieurs heures plus tard, dans une chambre inondée par la lumière du jour — la fenêtre donnant sur le balcon était grande ouverte et le lit de Cecil était vide. Je me redressai en poussant

un cri ; les souvenirs se bousculaient dans mon esprit. Que s'était-il passé ? Fietta avait-il réussi à s'introduire dans ma chambre en passant par la fenêtre ? La veille au soir, j'avais remarqué la présence d'un balcon. Celui de la chambre voisine ne se trouvait qu'à quelques mètres de là. Un intrus n'aurait eu aucune peine à passer de l'un à l'autre et à pénétrer dans ma chambre. C'était sans nul doute ce qui s'était produit. Pourquoi avais-je succombé au sommeil ? J'étais pourtant résolu à rester éveillé. La solution m'apparut en un instant. La lettre de Fietta était un piège. Son enveloppe était empoisonnée. Je l'avais léchée pour la refermer, absorbant ainsi une substance soporifique. Mon cœur battait à tout rompre. Je n'avais pas un instant à perdre, je le savais. Je courus dans le salon privé de Fietta : personne ; je gagnai sa chambre, dont la porte était grande ouverte ; encore une fois : personne. Je me précipitai vers la réception.

— Le gentleman et le jeune garçon sont sortis il y a environ une demi-heure, me dit le réceptionniste. Ils sont allés visiter le Vésuve. Le temps est idéal pour cette excursion, conclut-il dans un sourire.

Mon cœur faillit cesser de battre.

— Quel véhicule ont-ils emprunté ? demandai-je.

— Un coche à deux chevaux — on ne fait pas mieux.

L'instant d'après, je sortais dans la *piazza del Municipio*. Sélectionnant un fiacre tracté par deux chevaux, je m'empressai d'y monter.

— Au Vésuve, et fouette cocher !

L'homme tenta de marchander. Je lui tendis une liasse de billets. Sans plus attendre, il partit en trombe et fonça dans les rues mal pavées de la ville, dispersant les piétons affolés. Direction la *via Roma*, puis les quais *Santa Lucia*, et ensuite d'infinis labyrinthes de venelles étroites et encombrées, jusqu'à aboutir dans des rues plus calmes au pied de la montagne embrasée. Arriverais-je à temps pour prévenir la catastrophe que je redoutais ? Car j'avais déjà escaladé cette montagne et savais quel danger me guettait à la gueule du cratère — un faux mouvement, et plus jamais on n'entendrait parler de moi.

L'ascension commença, et les chevaux ne tardèrent pas à se fatiguer. Quittant la voiture d'un bond, je gratifiai le cocher d'une somme que je ne pris pas la peine de compter, puis je négociai le sentier tortueux qui menait vers les sommets. Mon souffle menaçait de me trahir et mon cœur battait à tout rompre, mais je finis par atteindre le relais où les touristes poursuivaient leur route à dos de poney. En réponse à mes questions, le responsable de l'agence Cook m'apprit que Fietta et Cecil m'avaient précédé d'un quart d'heure.

Lançant des ordres à droite et à gauche, agitant des *banknotes* dans tous les sens, j'eus vite fait d'obtenir un cheval et me retrouvai à galoper sur les champs de lave. Au bout d'un temps, je descendis de ma monture pour m'engager sur le sentier tortueux menant au funiculaire qui conduit les passagers jusqu'au rebord du cratère.

— Il vient juste de partir, monsieur, me répondit un employé de l'agence Cook.

— Mais je dois le rejoindre sans tarder, dis-je en fonçant vers le wagonnet.

Le fonctionnaire m'arrêta :

— Nous devons attendre qu'il y ait plusieurs passagers.

— Je dois y aller même si je suis tout seul. Je suis prêt à acheter ce wagonnet, et même la compagnie s'il le faut, et vous-même y compris, et la montagne si nécessaire, mais je dois y aller — c'est compris ? Combien êtes-vous prêt à accepter ?

— Cent francs, monsieur, répondit-il d'un air impertinent, sans se douter que j'étais prêt à relever le gant.

— Marché conclu ! répliquai-je.

Stupéfié, il recompta les billets que je lui avais donnés puis se précipita vers sa commande de contrôle. Là, il actionna une cloche pour faire revenir la cabine, et je montai à son bord, entamant mon ascension. Bientôt je croisais la voiture vide qui redescendait. Que ma progression était lente ! J'avais la bouche sèche et j'étais en proie à l'excitation. La fumée montant du cratère déployait ses volutes au-dessus de moi. Enfin nous arrivâmes au sommet. Je descendis d'un bond et, sans attendre de guide, fonçai vers le cône en pleine activité, sans me soucier du sol qui tremblait sous mes pieds. Lorsque j'arrivai au sommet, il soufflait un vent violent, et le panorama qui m'attendait, celui de la baie de Naples et de Sorrento, était le plus magnifique du monde. Mais, sans prendre le temps de le contempler, je me mis à courir vers les hauteurs, passant près de rochers brûlants d'où montaient des plumets de vapeur et de soufre. Un vent violent projetait les nuées de fumée de l'autre côté du cratère, et ce fut à grand-peine que je parvins à distinguer deux silhouettes au sein des volutes de fumée. C'étaient celles de Fietta et de

Cecil. De toute évidence, ils faisaient le tour du cratère et s'enfonçaient dans la fumée. J'entendis un guide s'exclamer en italien, mais, sans le comprendre, je m'enfonçai aussitôt dans les nuages de fumée suffocante qui montaient du cratère.

J'étais à présent tout près de Fietta et du garçon. Leurs mouchoirs plaqués sur le nez pour se protéger des émanations sulfureuses, ils ne m'avaient pas vu de toute évidence. Leur guide les précédait de quelques pas. Fietta avançait lentement ; il restait à l'écart du rebord du cratère. Il tenait la main du garçon dans la sienne ; lui était tout près de l'abîme. L'espace d'un instant, une nuée de fumée chaude et étouffante m'aveugla, et je perdis de vue les deux marcheurs ; cela ne dura qu'un instant. Puis je vis Fietta qui se retournait, saisissait le garçon et le poussait vers l'abîme. Un cri de terreur résonna, étouffant un instant le grondement venu des profondeurs, et, dans un bond prodigieux, je réussis à saisir le garçon avant qu'il ne sombre dans les profondeurs du cratère.

Poussant un cri de rage frustrée, Fietta jaillit des tourbillons de fumée pour se jeter sur moi. J'esquivai sa charge d'un geste souple, et le docteur, emporté par son élan, perdit pied et s'abîma dans les fumées malodorantes, sombrant dans le cratère en contrebas.

Quelques mots suffirent à résumer la suite des événements. Le soir même, je partis pour Malte avec le jeune garçon. Le Dr Benson put lui administrer l'antitoxine en temps voulu, et ainsi lui sauver la vie. Quinze jours plus tard, je le ramenais à sa mère.

À en croire les journaux, le Dr Fietta a été pris de folie sur le bord du cratère et, saisi par un accès de fièvre homicide, il a tenté de tuer le garçonnet et s'est ensuite suicidé. Quant à moi, j'ai gardé mon secret.